

La guerre. Essais historiques [André Corvisier]

Autor(en): **Rapin, Ami-Jacques**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **47 (1997)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ou encore sa femme, Rita Montagnana, bien qu'ayant partagé plus de vingt ans de la vie du leader communiste, ne fait l'objet d'aucune analyse privilégiée.

Le premier aspect est par contre particulièrement bien traité. Tout au long du texte, sans tomber dans le piège de «cohérence» de son personnage, Agosti teinte son analyse des deux facettes de la lutte de Togliatti, l'une soviétique, l'autre italienne. Le chapitre qui de ce point de vue délinée le plus clairement sa double appartenance au PCI et au communisme international est celui qui est dédié à ses activités pendant la guerre. La date charnière est ce fameux mois de mars 1944 où, alors même qu'en Italie la lutte antimonarchiste dans les rangs de la Résistance fait rage, Togliatti en appelle à l'Unité nationale et à la collaboration avec le Roi miraculé de l'expérience fasciste. Cette date représente sous bien des aspects une nouvelle étape de sa vie. Après 18 ans d'exil, le retour de Togliatti qui précède cette prise de position, clôt la période ouverte en 1919, lors des occupations d'usines. Passé dans l'histoire comme «svolta di Salerno», l'appel du leader communiste a fait l'objet de nombreux commentaires visant à affirmer la soumission de Togliatti aux directives de Staline (ce dernier reconnaîtra en effet le gouvernement monarchiste italien le 13 mars 1944, c'est-à-dire 12 jours exactement avant le retour du communiste italien). Cependant l'analyse pointue d'Agosti redonne à cette phase cruciale de l'histoire italienne et de la trajectoire de Togliatti une lumière plus contrastée. Sans remettre en cause l'explication de l'influence de Staline sur cette décision, il la replace dans le temps plus long des réflexions du communiste italien sur la situation particulière de son pays; réflexions que ce dernier avait déjà en partie annoncées sur les ondes de la radio soviétique du mois de juin 1941 au mois de janvier 1944. Ce travail de remise en perspective est d'autant plus périlleux pour le biographe, que Togliatti lui-même après toutes ses années d'absence n'aura de cesse d'affirmer, d'afficher et de se construire un «arbre généalogique de marxiste italien» (p. 11). Pourtant, Agosti ne tombe dans aucun des travers que ce type d'équilibrisme peut comporter; il suit avec rigueur tout au long de sa biographie la pensée et les évolutions de la pensée politique de Togliatti sans ménager ses critiques à la reconstruction du communiste italien ou de ses biographes.

On regrette cependant que l'auteur n'accorde pas plus de place dans le cours de son analyse aux réactions qu'ont provoquées les diverses prises de position de Togliatti. La discussion reste bien souvent dans le cadre du PCI ou de la III^e Internationale sans laisser d'espace à d'autres types d'interventions qui auraient pu peut-être mieux éclairer ce XX^e siècle.

Enfin, force est de constater que cette biographie remplit un des rôles importants de tout exercice de ce type. Grâce à un agencement particulier de l'appareil critique, disposé en fin d'ouvrage et conçu comme appendice critique, le lecteur peut suivre la trajectoire de Togliatti de sa naissance jusqu'à sa mort. Agosti réussit, là où beaucoup de biographes échouent sans appauvrir leur sujet: donner vie à son personnage.

Stéfanie Prezioso, Lausanne

André Corvisier: **La guerre. Essais historiques.** Paris, PUF, 1995, 423 p. (Histoires).

Pierre Chaunu l'affirme dans sa préface: André Corvisier a plus que de l'intérêt scientifique pour le fait militaire, il s'est pris d'amitié pour les gens d'armes. Ceux du passé, que le directeur de publication de l'*Histoire militaire de la France* et du *Dictionnaire d'art et d'histoire militaire* n'a cessé d'étudier au cours de sa carrière académique, mais aussi ceux du présent aux attentes desquels Corvisier s'attache à répondre. Cette connivence n'est pas sans conséquence sur la conception que l'auteur se fait du

métier d'historien. Celui-ci, apprend-on dans l'avant-propos, est en effet *responsable de la qualité de l'information fournie aux décideurs*. L'étude historique des guerres devrait donc mener à une compréhension plus globale de la guerre et par là servir aux militaires et aux politiques. Cette note de lecture n'étant destinée ni aux uns ni aux autres, la critique de ces essais se fondera plus prosaïquement sur des critères intellectuels. Les sept chapitres qui composent l'ouvrage d'André Corvisier s'avèrent d'intérêt inégal. L'auteur excelle lorsqu'il analyse les rapports de la guerre et de la société aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les références à cette période, sur laquelle ont porté les plus importantes études antérieures de Corvisier, fournissent aux lecteurs les meilleures pages du livre. Les données portant sur le recrutement social de l'armée, le financement de la guerre ou les rapports entre démographie et fait militaire se révèlent particulièrement intéressantes (chapitre 3, *Milieu, moyen, potentialités*, chapitre 4, *Guerre et Etat*). Par contre, André Corvisier ne convainc pas forcément lorsqu'il s'essaie à de grandes synthèses. Le premier chapitre, *De la violence naturelle à l'art militaire*, comprend nombre d'approximations. Certaines sont d'ordre analytique et relèvent d'une méconnaissance de l'évolution des débats scientifiques dans d'autres champs disciplinaires; André Corvisier continue ainsi à se référer à Konrad Lorenz dans le domaine de l'éthologie lorsqu'il veut traiter de l'agression naturelle. D'autres sont encore plus troublantes et alors on ne peut que citer l'auteur tant le raisonnement semble spécieux: «Mutiler des adversaires est chose admise en Afrique. Il ne semble pas que l'Europe ait connu depuis bien longtemps le spectacle d'hommes émasculés, les génitoires enfoncés dans la bouche. Aussi devant ces faits, les soldats européens ont-ils souvent réagi avec une cruauté qui ne leur était plus habituelle» (p. 55). Réduire la férocité avec laquelle ont été menées les guerres coloniales, ou de décolonisation, à une simple réactivité est tendancieux, mais c'est, de plus, totalement ignorer le rôle de la violence dans le processus de sujétion colonial. Le rapport, pourtant fondamental, de la guerre à la violence n'est ainsi traité que de manière superficielle. Le dernier chapitre, *Guerre et politique*, est également ambitieux dans son intitulé. Pourtant là encore, l'argumentaire n'entraîne pas l'adhésion. La complexité des relations entre guerre et politique se résume souvent à l'énumération de cas historiques, et si Clausewitz est effectivement évoqué, c'est surtout pour affirmer que son aphorisme joue dans les deux sens. Ce déficit analytique se conjugue à une pratique de la référence historique quelque peu discutable puisque les citations d'André Corvisier sont souvent de seconde main. Les quatre principes de la guerre de guérilla de Mao Zedong ne proviennent, par exemple, pas du texte original, mais sont repris d'une communication d'un tiers à un colloque, ce qui ne manque pas de créer une incertitude sur l'exactitude de leur retranscription et de leur datation. Plus généralement, le recours aux travaux d'autres chercheurs n'est pas toujours heureux. S'il semble logique que le *Traité de polémologie* de Gaston Bouthoul, le père de la discipline, soit fortement mis à contribution tout au long du texte, il paraît plus discutable de se fonder sur le livre de Roger Tebib, *La guerre subversive, cauchemar des civilisations* lorsqu'il s'agit d'analyser le terrorisme (Roger Tebib est le créateur d'une étrange typologie du terrorisme qui comprend le *terrorisme du dénuement*, le *terrorisme de l'insatisfaction* et le *terrorisme luciférien*, trois catégories qui laissent peu de place au politique). Plus surprenante encore, l'absence de référence à l'ouvrage d'Alain Joxe, *Voyage aux sources de la guerre*, désormais incontournable pour toute étude approfondie de la guerre, que ce soit dans une perspective polémologique ou irénologique. C'est en fait tout un pan de la réflexion sur les conflits qui est escamotée par l'auteur. La stratégie, et ce n'est pas le moindre des paradoxes de cet ouvrage, est curieusement discrète. Peu d'attention est portée aux principaux stratégestes français

contemporains. Jean-Paul Charnay est peu cité, quant à Lucien Poirier ou André Beaufre, ils sont totalement ignorés. On ne saurait toutefois reprocher à André Corvisier de rester prisonnier d'une histoire militaire classique qui se résumerait à l'histoire-bataille. La sociologie – celle de Gaston Bouthoul et de Julien Freund –, la démographie, l'économie sont bien intégrées dans une perspective qui ouvre résolument l'étude de la guerre à celle de la société. Mais le thème de l'ouvrage était ambitieux et on ne contredira certainement pas l'auteur lorsqu'il affirme que derrière son titre prétentieux se dissimule une simple approche provisoire. *Ami-Jacques Rapin, Lausanne*

Enquête. Anthropologie, histoire, sociologie. Les terrains de l'enquête, n° 1, 1995; **Les usages de la tradition**, n° 2, 1995. Marseille, Editions Parenthèses, 72, Cours Julien, F-13006 Marseille. Diffusion-distribution: Presses Universitaires de France. Abonnement (trimestriel): 440 FF.

Témoignant de la réflexion collective menée au sein du SHADYC (Sociologie, Histoire, Anthropologie des Dynamiques Culturelles), laboratoire de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales installé à Marseille, cette nouvelle revue de sciences sociales, dirigée par Jean-Claude Passeron, entend reprendre la réflexion théorique et épistémologique commune à ces trois disciplines que sont l'histoire, l'anthropologie et la sociologie à partir de leurs pratiques respectives d'enquête de terrain. La revue réunit ainsi, en les croisant, les expériences de chercheurs provenant de ces trois horizons disciplinaires. Cette confrontation, ou plutôt ces échanges qui visent à enrichir, par le dépassement d'habitudes méthodologiques par trop «disciplinaires», l'interprétation des données produites sur le terrain, se fondent sur le constat (permettant également par là cette rencontre) de la similitude du statut épistémologique des sciences sociales comme sciences historiques, c'est-à-dire non expérimentales. Ainsi, de ce constat en trois points (soit, la similitude des contraintes méthodologiques et argumentatives, celle des caractéristiques sémantiques de la langue de description du monde utilisée, ainsi que le caractère nécessairement empiriquement référencé de la connaissance scientifique ainsi produite), élément nodal du «manifeste» de la revue, à l'organisation en quatre ou cinq rubriques (essais, confrontations, travaux, inédits, chantiers en cours) du contenu des numéros, tout renvoie à l'analyse de la relation – centrale – entre le travail empirique et la réflexion théorique.

Les deux premiers numéros sortis devraient ainsi intéresser l'historien à plus d'un titre. On notera dans le premier numéro la proximité entre la réflexion de Jacques Revel sur les débats récents portant sur la question du «retour du récit» en histoire avec la tentative de Jean-Claude Passeron de tirer quelques enseignements théoriques sur les opérations mentales en jeu lors des différentes étapes d'une enquête (ici de sociologie ayant recours à la statistique), de même qu'avec celle de Jean-Pierre Olivier de Sardan, tentant de son côté de distinguer les différentes méthodes mises en œuvre de manière plus ou moins consciente et maîtrisée par l'ethnologue au cours de son enquête de terrain. A ces «essais» répondent dans la suite du numéro des textes traitant de ces mêmes questions, mais à partir d'exemples empiriques plus spécifiques cette fois. On notera encore la présence (au programme en principe de chaque numéro) de traductions d'extraits circonstanciés de textes inédits en langue française.

Quant au deuxième numéro, c'est toute sa thématique qui devrait retenir l'attention de l'historien dans la mesure où il est consacré aux usages sociaux de la tradition. On retiendra plus particulièrement à cet égard les textes de Philippe Boutry et de Pierre-Antoine Fabre sur les origines religieuses et plus précisément théologiques de la notion